

ANITA DIAMANT



LA
TENTE ROUGE

ROMAN

**BEST-SELLER INTERNATIONAL,
DÉJÀ 3 MILLIONS DE LECTEURS**


CHARLESTON

1 500 av. J.-C., aux confins du désert.

Dina, la seule fille de Jacob, un puissant patriarche, vit dans l'ombre de la tente rouge, cet endroit interdit aux hommes où les femmes de la tribu échangent secrets et rites ancestraux. Ainsi goûte-t-elle, très jeune, aux fruits défendus : une liberté et une indépendance inimaginables au temps de la Bible.

Devenue femme à son tour, Dina succombe aux délices de l'amour et se donne à Shalem, l'homme qu'elle aime, bravant ainsi les interdits de son clan. Cela, les fils de Jacob ne peuvent l'admettre. Par une nuit d'épouvante, le destin de Dina bascule.

Pour survivre, elle est contrainte de se réfugier en Égypte, et d'enfouir dans sa mémoire les secrets de sa jeunesse. Parviendra-t-elle un jour à vivre pleinement ?

« Ce livre célèbre les femmes et les filles, ainsi que les mystères de la vie. »

Los Angeles Times

Anita Diamant est journaliste. Elle a notamment travaillé pour le Boston Globe. *La Tente rouge* est son premier roman. Publié dans 25 pays, vendu à plus de 3 millions d'exemplaires, il a connu un succès fulgurant grâce au bouche-à-oreille.

8,90 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-044-6



Texte intégral


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

« Un roman intense et saisissant... Il est tentant de dire que *La Tente rouge* correspond à ce que serait la Bible si elle avait été écrite par des femmes, mais seule Anita Diamant est capable de l'écrire avec autant de succès et de grâce. »

The Boston Globe

« La plus vieille histoire de tous les temps n'a jamais semblé plus originale, ni plus véridique. »

James Carroll, auteur de *Constantine's Sword*

« En donnant une voix à Dina, personnage féminin silencieux de la Genèse, ce roman a su toucher la corde sensible des femmes qui se sentiraient exclues de l'histoire biblique. C'est un roman qui célèbre les mères et les filles, ainsi que les mystères du cycle de la vie. »

Los Angeles Times

« Un monde richement imaginé... Il dépeint avec précision ce qu'aurait pu être la société féminine pendant les temps bibliques. Bien que ce soit un roman, c'est aussi un *midrash* – une exégèse – élargi, qui comble les blancs laissés par le texte biblique. »

Jewish Times

« Anita Diamant évoque un ancien monde, fait de caravanes, de bergers, de fermiers, de sages-femmes, d'esclaves et d'artisans... Le personnage de Dina est le narrateur captivant d'un récit à la résonance intemporelle. »

The Christian Science Monitor

« *La Tente rouge* est un beau roman. Ce récit simple et passionné, raconté avec une grande délicatesse, est tout simplement une bonne lecture. »

National Catholic Reporter

« Un récit biblique riche, merveilleusement raconté. »

Library Journal

« Diamant est une conteuse extraordinaire. Elle donne vie à ces femmes dont la Bible nous apprend si peu, mais évoque également avec émotion une époque et un lieu. Tout comme les meilleurs auteurs de fiction historique, elle permet aux lecteurs de se rendre compte qu'il n'y a pas tant de différence entre les gens à travers les siècles, en tout cas quand il s'agit d'épreuves et de tragédie, de bonheur et d'amour. »

Booklist

LA TENTE
ROUGE

Anita Diamant

LA TENTE
ROUGE

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lisa Rosenbaum

ROBERT LAFFONT

Cet ouvrage est précédemment paru sous le titre *La Fille de Jacob* aux éditions Robert Laffont en 2000.

Titre original : THE RED TENT

© 1997 by Anita Diamant. Tous droits réservés.

Published by arrangement with St Martin's Press, LLC. All rights reserved.

© Éditions Robert Laffont, 2000, pour la traduction française.

Cette présente édition est publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-044-6

Dépôt légal : janvier 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

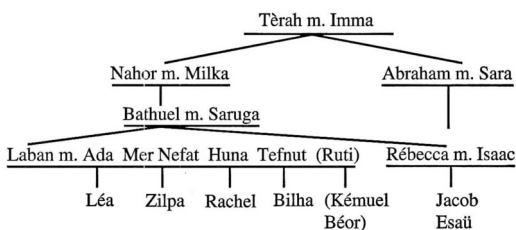
Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

À ma fille Émilia

GÉNÉRATIONS

PREMIÈRES GÉNÉRATIONS



LES ENFANTS DE JACOB

Jacob m. Léa m. Zilpa m. Rachel m. Bilha
 Ruben Gad Joseph Dan
 Siméon Asher Benjamin
 Lévi
 Juda
 Zabulon
 Naphtali
 Issachar
 Dina

LES ENFANTS D'ESAÛ

Esau m. Ada m. Basmat m. Oholibama
 Élip haz Réuel Yéush
 Edva Tabéa Yalam
 Libbe Quorah
 Amat Iti

DINA EN ÉGYPTTE

Paser m. Nebettany

Rê-nefer m. Hamor

Nakht-re m. Herya

Shalem m. Dina m. Benia

Rê-mose

PROLOGUE

Nous avons perdu contact depuis si longtemps !
Mon nom ne vous dit rien. Mon souvenir est
poussière.

Ce n'est pas votre faute, ni la mienne. La chaîne reliant mères et filles s'étant rompue, la transmission de la saga familiale incombait alors aux seuls hommes. Comme ils ignoraient tout de moi, je suis devenue une note en bas de page. Ma vie n'est qu'une parenthèse entre l'histoire bien connue de Jacob, mon père, et la célèbre chronique de Joseph, mon frère. Les rares fois où l'on se souvient de moi, c'est en tant que victime. Presque au début de votre saint livre, on trouve un passage qui semble indiquer que j'ai été violée. La suite est le récit sanglant de la façon dont on a vengé mon honneur.

Le plus étonnant, c'est qu'après cet événement une mère ait de nouveau appelé sa fille Dina. Certaines l'ont pourtant fait. Peut-être avez-vous deviné que les caractères du texte sacré révèlent très peu de chose sur moi. À moins que vous n'ayez senti un mystère dans la musique de mon nom : la première voyelle claire et

sonore comme lorsqu'une mère appelle son enfant au crépuscule, la seconde très douce, faite pour murmurer des secrets sur l'oreiller. Di-na.

Personne ne se rappela mes talents de sage-femme, les chansons que je chantais ou le pain que je confectionnais pour mes insatiables frères. Il ne resta que quelques faits déformés concernant les semaines que j'avais passées à Sichem.

Il y avait beaucoup plus à dire. Si l'on m'avait interrogée, j'aurais commencé par raconter l'histoire de mes parents. C'est le seul début possible. Pour comprendre une femme, il faut d'abord l'interroger sur sa mère, puis écouter attentivement. Si elle vous parle de nourriture, cela indique de très bons rapports. De mélancoliques silences témoignent de problèmes non réglés. Plus une fille connaît de détails sur la vie de sa mère et les décrit ouvertement, sans geindre, plus elle est forte.

Bien entendu, dans mon cas, c'est plus compliqué : j'avais quatre mères. Chacune d'elles me grondait, me sermonnait ou m'aimait pour un trait de caractère différent. D'elles, j'ai hérité des qualités et des craintes distinctes. Léa m'a donné le jour et sa superbe arrogance. Rachel m'a montré où placer les briques de la sage-femme et comment me coiffer. Zilpa m'a appris à réfléchir. Bilha m'écoutait. Aucune de mes quatre mères n'assaisonnait son ragoût de la même façon. Aucune ne parlait à mon père sur le même ton — et inversement. Sachez aussi que mes mères étaient sœurs, les filles que Laban avait eues de diverses épouses, bien qu'il ne reconnût jamais Zilpa et Bilha. Cela lui aurait coûté deux autres dots. Or, mon grand-père était un affreux avare.

Comme toutes les sœurs qui vivent ensemble et partagent le même mari, ma mère et mes tantes

avaient tissé entre elles des liens serrés de fidélité et de rancune. Elles échangeaient des secrets tels des bracelets, et ces secrets m'étaient confiés, à moi, la seule fille survivante. Elles me racontaient des choses que j'étais trop jeune pour entendre. Tenant mon visage entre leurs mains, elles me faisaient jurer que je n'oublierais rien.

Mes mères étaient fières de donner autant de fils à mon père, cela prouvait leur valeur. Mais, sous la tente des femmes, la naissance d'un garçon après l'autre n'était pas une source de joie sans mélange. Mon père se vantait de sa bruyante tribu et ses femmes aimaient mes frères, mais elles avaient aussi envie d'une fille. Dans l'intimité, elles se plaignaient de la semence par trop virile de Jacob.

Les filles allégeaient les tâches de leurs mères. Elles aidaient à tisser, à moudre le grain et à surveiller les très jeunes garçons qui pissaient dans les coins de la tente, même si on le leur avait interdit une centaine de fois.

Les femmes voulaient aussi des filles pour en faire les gardiennes de leurs souvenirs. Une fois sevrés, les garçons n'entendaient plus les histoires de leur mère. Ce fut donc à moi qu'échut ce rôle. Ma mère et mes tantes-mamans me racontèrent d'innombrables anecdotes de leurs vies. Qu'elles fussent en train de bercer un bébé, cuisiner, filer ou tisser, elles m'en remplissaient les oreilles. Dans l'ombre rutilante de la tente rouge, la tente des menstrues, elles me passaient les doigts dans les cheveux, me contaient les frasques de leur jeunesse et la saga de leurs accouchements. Leurs histoires étaient semblables à des offrandes d'espoir et de courage faites à la Reine du Ciel, à la différence que ces dons n'étaient pas destinés à un dieu ou à une déesse, mais à moi.

Je continue à sentir l'amour que mes mères me portaient. Je l'ai toujours apprécié. Il me nourrissait, me maintenait en vie. Même après notre séparation, et même maintenant, si longtemps après leur mort, son souvenir me reconforte.

J'ai transmis les histoires de mes mères à la génération suivante, mais celles de ma vie m'étaient interdites. Ce silence m'a presque tuée. Cependant, je ne suis pas morte. J'ai vécu assez longtemps pour que le souvenir d'autres événements remplisse mes jours et mes nuits. J'ai vu des bébés ouvrir les yeux sur un monde nouveau. J'ai trouvé des raisons de rire et de me réjouir. J'étais aimée.

Et maintenant vous venez à moi, femmes aux mains et aux pieds aussi doux que ceux d'une reine, avec plus de marmites qu'il ne vous en faut pour cuisiner, aux accouchements si peu dangereux, à la langue si déliée. Vous espérez que des mots combleront le grand silence qui nous a englouties, moi, mes mères et mes grands-mères.

J'aurais aimé vous en dire plus sur mes aïeules. Beaucoup de choses, hélas ! ont été oubliées. Se souvenir semble donc être une tâche sacrée.

Merci d'être venues. Je vais vous confier toutes mes expériences, tous mes secrets, afin que vous puissiez quitter cette table rassasiées, fortifiées. Bénis soient vos yeux. Bénis soient vos enfants. Béni soit le sol qui vous porte. Mon cœur est une louche qui déborde d'eau douce.

Sela

PREMIÈRE PARTIE

MES MÈRES

CHAPITRE I

L'histoire de leur vie commence le jour de l'arrivée de mon père. Rachel revint en courant dans le camp, meuglant comme un veau séparé de sa mère. Cependant, avant que quelqu'un ait eu le temps de la gronder pour sa conduite de garçon manqué, elle se lança à toute allure dans un récit où il apparaissait qu'elle avait rencontré un étranger près du puits. Ses paroles se répandirent comme de l'eau sur le sable.

Un homme farouche aux pieds nus. Les cheveux emmêlés. La figure sale. Il l'avait embrassée sur les lèvres. C'était un cousin, le fils de leur tante. Il avait abreuvé le bétail et chassé les vauriens qui traînaient par là.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'écria son père, Laban. Qui est venu au puits ? A-t-il une suite ? Combien de sacs porte-t-il ?

— Il va m'épouser, affirma Rachel le plus sérieusement du monde, une fois qu'elle eut repris haleine. Il dit que je suis faite pour lui et qu'il m'épouserait demain s'il le pouvait. Il viendra te demander ma main.

À cette nouvelle, Léa fronça les sourcils.

— T'épouser ? fit-elle en croisant les bras et en redressant les épaules. Tu n'es pas mariable avant un an.

Bien que n'ayant que quelques années de plus que Rachel, elle dirigeait déjà la maison de son père. Âgée de quatorze ans, elle aimait parler d'un ton hautain, maternel, à sa cadette.

— Que signifie tout ça ? Et comment se fait-il qu'il t'ait embrassée ?

C'était là un manquement aux coutumes, même s'il s'agissait d'un cousin et que Rachel fût assez jeune pour être traitée en enfant.

Rachel fit une moue qui aurait paru puérule quelques heures plus tôt. Mais quelque chose avait changé depuis qu'elle avait ouvert les yeux ce matin, quand son seul souci avait été de découvrir l'endroit où Léa cachait son miel. Son idiot de sœur ne le partageait jamais avec elle. Elle le gardait jalousement pour des invités. Seule la pitoyable petite Bilha avait droit à une cuillerée de temps à autre.

À présent, Rachel ne pouvait penser qu'à une seule chose : à l'étranger hirsute dont le regard avait rencontré le sien dans une soudaine reconnaissance qui l'avait bouleversée jusqu'au tréfonds d'elle-même.

Elle savait à quoi Léa faisait allusion, mais le fait qu'elle n'eût pas encore ses menstrues lui importait peu. Ses joues brûlaient.

— Voyez-moi ça ! s'écria Léa, soudain amusée. On dirait que cette petite friponne est amoureuse ! L'avez-vous jamais vue rougir auparavant ?

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? demanda Laban, grognant comme un chien qui sent un intrus près de son troupeau.

Poings serrés, sourcil froncé, il concentra son attention sur Rachel, la fille qu'il n'avait jamais frappée et

qu'il regardait rarement en face. Depuis sa naissance, elle lui faisait peur. En arrivant au monde, elle avait tué sa mère. Quand elle était enfin apparue, les femmes s'étaient étonnées de voir qu'un si petit bébé — une fille, en plus — avait causé tant de souffrance, de perte de sang et, pour finir, la mort.

Rachel avait une présence aussi forte que la lune et tout aussi belle. Même enfant, quand je vénérâis le visage de ma vraie mère, je savais que la beauté de sa jeune sœur faisait pâlir la sienne. En admettant cette supériorité, j'avais l'impression de trahir Léa, mais c'était un fait aussi indéniable que la chaleur du soleil.

Rachel était d'une beauté rare, frappante. Elle avait des cheveux bruns aux reflets de bronze, une peau parfaite couleur de miel. Sur ce fond ambré se détachaient des yeux très sombres. Ils n'étaient pas simplement marron foncé, mais d'un noir d'encre, comme de l'obsidienne polie ou le fond d'un puits. Bien qu'elle fût menue, avec une ossature délicate et de petits seins — même pendant sa grossesse —, elle avait des mains musclées et une voix rauque qui semblait appartenir à une femme beaucoup plus grande.

Un jour, j'entendis deux bergers discuter de ce qui faisait la beauté de Rachel, jeu auquel je m'étais souvent livrée moi-même. À mes yeux, le plus joli détail du physique séduisant de ma tante, c'étaient ses joues. Hautes et fermes, elles ressemblaient à des figues. Bébé, j'essayais de les attraper, de cueillir ces fruits qui apparaissaient quand elle souriait. M'étant rendu compte qu'ils étaient inamovibles, je les léchais, espérant en retirer quelque saveur. Cela faisait rire ma belle tante, d'un rire qui montait de son ventre. Elle me préférait à tous ses autres neveux — du moins, c'était ce qu'elle me disait quand elle nattait mes cheveux en tresses

compliquées, tâche pour laquelle ma mère manquait de patience et de temps.

Il est presque impossible d'exagérer la beauté de Rachel. Déjà, bébé, elle ornait la hanche de quiconque la portait, donnant aux autres un plaisir rare. L'enfant aux yeux noirs, à la chevelure d'or. On l'avait surnommée Tuki, ce qui signifie Douceur.

Après la mort de sa mère, Huna, toutes les femmes se partagèrent la tâche de l'élever. Huna était une habile sage-femme célèbre pour son chaud rire de gorge. Ses compagnes la pleurèrent. Aucune d'elles ne se plaignit d'avoir à s'occuper de l'orpheline et même les hommes, pour lesquels les bébés présentent autant d'intérêt que les pierres du foyer, se penchaient pour passer leurs mains calleuses sur les remarquables pommettes de Rachel. Puis ils se redressaient, reniflaient leurs doigts et secouaient la tête d'un air incrédule.

Rachel sentait l'eau. Vraiment ! Partout où elle allait, elle répandait une odeur de source. Une odeur invraisemblable, verte, délicieuse. Dans ces collines poussiéreuses, c'était un parfum de vie, de richesse. En fait, pendant de nombreuses années, le puits de Laban avait empêché le patriarche et sa famille de mourir de faim.

Au début, on pensait que Rachel deviendrait une sourcière. Cet espoir-là fut déçu, mais un arôme d'eau douce lui collait à la peau, imprégnait ses robes. Quand l'un des bébés disparaissait, on le retrouvait presque toujours profondément endormi et suçant son pouce sur les couvertures de Rachel.

Pas étonnant que Jacob ait tout de suite été charmé par ma tante. Les autres hommes s'étaient habitués à la beauté de la fillette, et même à son surprenant parfum, mais Jacob eut sans doute l'impression de voir une apparition. Il la regarda dans les yeux,

bouleversé. Quand il l'embrassa, il poussa un cri comme un homme couché avec sa femme. Ce son tira Rachel de l'enfance.

Ma tante eut à peine le temps de décrire sa rencontre avec Jacob que ce dernier arrivait déjà. Il s'approcha de Laban. Rachel regarda son père jauger le nouveau venu.

Laban vit d'abord ses mains vides, mais il remarqua aussi que sa tunique et sa cape étaient en bon tissu, qu'il portait une belle gourde et un coutelas au manche en os sculpté. Debout devant Laban, Jacob inclina la tête et se présenta.

— Oncle, je suis le fils de Rébecca, votre sœur, la fille de Nahor et de Milka, vos parents. Ma mère m'envoie chez vous. J'ai été chassé par mon frère et banni par mon père. Je vous raconterai mon histoire quand je me serai lavé et reposé. Je vous demande l'hospitalité. Tout le monde connaît votre générosité dans le pays.

Rachel ouvrit la bouche pour parler, mais Léa lui tira le bras et lui lança un regard d'avertissement. Même sa jeunesse n'aurait pas excusé la fillette d'interrompre deux hommes en train de converser. Elle tapa du pied et conçut de venimeuses pensées au sujet de sa sœur, cette espèce de vieille chouette autoritaire, cette bique bigleuse.

Les paroles de Jacob concernant la célèbre générosité de Laban n'étaient qu'un mensonge poli. Laban, en effet, était rien moins que ravi par l'apparition de ce neveu inconnu. Le vieil homme ne prenait plus plaisir à grand-chose et des étrangers affamés étaient pour lui des surprises désagréables. Mais il n'y avait rien à faire. Il se devait de recevoir un membre de sa famille. Ce que Jacob était indéniablement. Il connaissait les noms de ses grands-parents et Laban discernait sur son visage les traits de sa sœur.

— Sois le bienvenu, dit-il sans sourire ni lui rendre son salut.

Alors qu'il se tournait pour partir, il pointa le pouce vers Léa, la chargeant de s'occuper de l'importun. Ma mère acquiesça d'un signe de tête et fit face au premier homme qui ne détournait pas le regard à la vue de ses yeux.

Léa avait une vision parfaite. Selon l'une des fables ridicules tissées autour de l'histoire de ma famille, elle aurait abîmé ses yeux en versant un torrent de larmes à la perspective d'épouser mon oncle Esaü. Si vous croyez cette sornette, vous pouvez tout aussi bien acheter un crapaud magique censé faire tomber amoureux de vous tout homme qui vous regarde.

Les yeux de ma mère n'étaient ni faibles, ni malades, ni larmoyants. Le fait est qu'ils rendaient faibles les autres personnes ; la plupart d'entre elles détournaient le regard plutôt que de les affronter : l'un était bleu comme du lapis-lazuli, l'autre vert comme l'herbe égyptienne.

À sa naissance, la sage-femme cria qu'une sorcière avait vu le jour et devait être noyée avant qu'elle n'ait eu le temps de jeter un sort à sa famille. Mais Ada, ma grand-mère, frappa cette femme stupide et maudit sa mauvaise langue.

— Montre-moi ma fille, dit-elle d'une voix si forte et si fière que même les hommes dehors purent l'entendre.

Ada appela sa chère dernière-née Léa, ce qui signifie « maîtresse ». Pleurant à chaudes larmes, elle pria pour que l'enfant vive car elle avait déjà enterré sept fils et filles.

Beaucoup de membres du clan restèrent convaincus que le bébé était un démon. Curieusement, Laban,

l'homme le plus superstitieux que vous puissiez imaginer (il crachait et s'inclinait chaque fois qu'il se tournait à gauche, tremblait à chaque éclipse lunaire), refusa de laisser Léa mourir dehors, dans l'air froid de la nuit. Il proféra quelques jurons concernant le sexe de l'enfant, mais, à part cela, le vieillard ne prêta aucune attention à sa fille et ne mentionna jamais son trait distinctif. Les femmes, toutefois, le soupçonnèrent de ne pas distinguer les couleurs.

Les yeux de Léa ne pâlirent jamais, contrairement à ce qu'avaient prédit et espéré certaines femmes. Ils devinrent encore plus brillants et leur étrangeté s'accrut. Quant aux cils, ils ne poussèrent jamais. Bien que Léa clignât des paupières comme tout le monde, ce réflexe restait quasi invisible. Aussi eût-on dit qu'elle ne fermait jamais les yeux. Même son regard le plus affectueux ressemblait un peu à celui d'un serpent et rares étaient ceux qui osaient la dévisager. Elle récompensait ceux qui en étaient capables par des baisers, des rires et du pain trempé dans du miel.

Jacob ayant soutenu son regard, elle le trouva tout de suite sympathique. En outre, elle avait remarqué sa haute stature. Dépassant d'une demi-tête la plupart des hommes qu'elle connaissait, elle les rejetait tous pour cette raison. Elle savait que c'était injuste. Parmi ceux qui ne lui arrivaient qu'au nez il y avait sûrement des individus valables. Mais l'idée de coucher avec quelqu'un dont les jambes étaient plus courtes et plus faibles que les siennes la dégoûtait. Non pas que quelqu'un le lui eût demandé. Elle savait que les gens l'appelaient le Lézard, Mauvais-Œil, ou pis encore.

Sa répugnance pour les hommes petits avait été renforcée par un rêve dans lequel un grand gaillard lui murmurait des choses tendres à l'oreille. Elle ne se rappelait pas ses paroles, mais celles-ci avaient embrasé

ses cuisses et elle s'était réveillée. À la vue de Jacob, elle se souvint de son rêve et écarquilla ses étranges yeux.

Léa fit bonne impression à Jacob, elle aussi. Bien que vibrant encore de sa rencontre avec Rachel, il ne put s'empêcher de remarquer sa sœur aînée.

Elle n'était pas seulement grande et forte, elle avait des rondeurs agréables, une belle et haute poitrine, des cuisses musclées apparentes sous sa robe qui s'entrouvrait à chaque pas. Ses bras étaient pareils à ceux d'un jeune homme, mais elle ondulait des hanches d'une manière très féminine.

Une nuit, Léa avait rêvé d'une grenade fendue qui contenait huit graines rouges. Selon Zilpa, cela signifiait qu'elle aurait huit enfants sains. Ma mère savait que c'était vrai, tout comme elle savait faire le pain et la bière.

Le parfum de Léa n'avait rien de mystérieux. Elle sentait la levure qu'elle manipulait tous les jours, le pain, le confort et — à ce qu'il sembla à Jacob — le sexe. Il regarda fixement cette géante et saliva. Pour autant que je le sache, il ne fit jamais aucune remarque sur ses yeux.

Ma tante Zilpa, la deuxième enfant de Laban, prétendait se rappeler absolument tout ce qui lui était arrivé dans la vie. Elle disait se souvenir de sa propre naissance et même de son séjour dans le ventre de sa mère. Elle jurait qu'elle se rappelait la mort de sa mère, dans la tente rouge où elle était tombée malade quelques jours après que Zilpa fut venue au monde, les pieds en bas. Léa se moquait de ces déclarations, mais jamais devant sa sœur. Zilpa, en effet, était la seule personne capable de réduire ma mère au silence.

Le souvenir qu'elle gardait de l'arrivée de Jacob ne ressemblait en rien à celui de Rachel ou de Léa. Mais

il était vrai que Zilpa ne s'intéressait pas aux hommes. Pour elle, c'étaient des êtres poilus, grossiers, à moitié humains. Les femmes en avaient besoin pour faire des enfants et déplacer des objets pesants. Sinon, à quoi servaient-ils ? Elle ne leur trouvait aucun charme. Elle aima passionnément ses fils jusqu'à leur puberté, ensuite elle répugna à les regarder.

Quand je fus assez grande pour lui demander de me décrire le jour de l'arrivée de mon père, elle me confia qu'elle avait senti la présence d'El au-dessus de lui, ce qui l'avait rendu digne d'attention. Ma tante m'expliqua qu'El était le dieu du tonnerre, des montagnes et des sacrifices horribles. Il pouvait exiger d'un père qu'il déshérite son fils, le chasse dans le désert ou le tue sur-le-champ. C'était un dieu dur, étrange, froid et cruel, mais admettait-elle, un époux assez puissant pour la Reine du Ciel que Zilpa adorait sous n'importe quelle forme ou sous n'importe quel nom.

Zilpa parlait presque plus souvent des dieux et déesses que des gens. Parfois, je trouvais cela assez ennuyeux, mais elle s'exprimait merveilleusement bien. J'adorais ses histoires sur Ninhursag, la première mère, et Enlil, le premier père. Elle inventait des hymnes grandioses dans lesquels des humains rencontraient des dieux. Ensemble, ils dansaient au son de flûtes et de cymbales. Elle les chantait d'une voix frêle et aiguë en s'accompagnant d'un petit tambour d'argile.

Dès sa première menstruation, Zilpa se considéra comme une sorte de prêtresse, la gardienne des mystères de la tente rouge, la fille d'Ashera, la sœur-Siduri qui conseille les femmes. C'était une idée stupide, vu que seuls des prêtres servaient les déesses des grands temples de la ville tandis que les prêtresses servaient les dieux. En outre, Zilpa n'avait aucun don pour les

oracles. Elle ne connaissait rien aux herbes, était incapable de prophétiser, de conjurer un esprit ou de lire dans les entrailles d'une chèvre. La grenade de Léa fut le seul rêve qu'elle interpréta correctement.

Zilpa était la fille de Laban et d'une esclave nommée Mer-Nefat que l'Araméen avait achetée à un commerçant égyptien à une époque où il en avait encore les moyens. Selon Ada, la mère de Zilpa était mince, très brune, et tellement silencieuse qu'on en oubliait qu'elle avait le don de la parole, un trait de caractère dont sa fille n'avait pas hérité.

Zilpa n'avait que quelques mois de moins que Léa. Après la mort de la mère de Zilpa, Ada les allaita toutes deux. Bébés, elles jouaient ensemble ; plus tard, elles devinrent inséparables. De concert, elles gardaient les troupeaux, cueillaient des baies, inventaient des chansons, riaient. En dehors d'Ada, elles n'avaient besoin de personne.

Bien que presque aussi grande que Léa, Zilpa était plus maigre, avec une poitrine et des jambes moins robustes. Brunnes au teint olivâtre, Léa et Zilpa ressemblaient à leur père. Elles avaient le nez distinctif de la famille — plus ou moins semblable à celui de Jacob : un bec d'aigle royal qui semblait s'allonger quand elles souriaient. Elles parlaient toutes deux avec leurs mains, pouce et index réunis en un ovale emphatique. Quand elles clignaient des paupières au soleil, les mêmes rides se formaient au coin de leurs yeux.

Mais alors que Léa avait les cheveux frisés, ceux de Zilpa, très noirs et très raides, lui descendaient à la taille. C'était ce que ma tante avait de mieux et elle détestait les cacher. Les voiles lui donnaient mal à la tête, déclarait-elle en touchant sa joue d'un geste théâtral. Même enfant, j'avais le droit de me moquer d'elle. Elle prétextait ces migraines pour passer le plus clair de son

temps sous sa tente. Elle ne se joignait pas à nous quand nous nous chauffions au soleil printanier ou quand, par les nuits torrides, nous cherchions un peu de brise dehors. Mais quand la lune en était à son premier croissant — mince, timide, à peine visible — Zilpa faisait le tour du camp, agitant ses longs cheveux, frappant dans ses mains, offrant des chansons pour encourager le retour de l'astre nocturne.

À l'arrivée de Jacob, Bilha avait huit ans. Elle ne gardait aucun souvenir de cette importante journée.

— Elle devait être dans un arbre à sucer ses doigts et à compter les nuages, disait Léa, répétant la seule chose qu'on se rappelât sur les jeunes années de Bilha.

Bilha était l'orpheline de la famille. Dernière fille née à Laban, elle avait été mise au monde par une esclave nommée Tefnut, une minuscule femme au teint basané qui s'enfuit une nuit alors que Bilha était déjà assez grande pour comprendre que sa mère l'abandonnait.

— Elle n'a jamais surmonté ce chagrin, disait Zilpa avec beaucoup de gentillesse car elle respectait la douleur.

Comme elle était la plus jeune et que les trois autres se partageaient le travail, Bilha se sentait isolée parmi ses sœurs. De plus, c'était une enfant triste, et il était plus commode de la laisser tranquille. Elle souriait rarement, parlait à peine. Même Ada, ma grand-mère, qui adorait les petites filles, qui admettait Zilpa, orpheline de mère, dans son intimité et adorait Rachel, ne put vraiment aimer cette étrange gamine solitaire dont la taille ne dépassa jamais celle d'un garçon de dix ans et dont la peau avait la couleur de l'ambre foncé.

Bilha n'était pas belle comme Rachel, compétente comme Léa ou futée comme Zilpa. Elle était petite,

noiraude, silencieuse. Ses cheveux exaspéraient Ada. Rebelles comme de la mousse, ils refusaient d'obéir à ses mains. Comparée aux deux autres filles privées de mère, Bilha manquait terriblement d'affection.

Abandonnée à elle-même, elle grimpa dans les arbres où elle semblait passer son temps à rêver. Du haut de son perchoir, elle étudiait le monde, les desins dans le ciel, les habitudes des oiseaux. Elle en vint à connaître les troupeaux comme autant de bêtes séparées, leur donnant à chacune un nom secret qui correspondait à sa personnalité. Un soir, en rentrant des champs, elle murmura à l'oreille d'Ada qu'une chèvre naine noire était sur le point de mettre bas deux chevreaux. On n'était pas à l'époque de la parturition et cet animal-là était stérile depuis quatre saisons. Entendant ces bêtises, Ada secoua la tête et chassa Bilha de sa tente.

Le lendemain, Laban rapporta un étrange événement survenu dans le troupeau, exactement comme l'avait prédit la petite fille. Ada s'excusa auprès de l'enfant.

— Bilha est très observatrice, dit-elle aux autres filles.

Celles-ci se tournèrent vers leur sœur dédaignée et, pour la première fois, virent la bonté qu'exprimaient ses yeux noirs.

En vous donnant la peine de regarder, vous remarquiez tout de suite que Bilha était bonne. Bonne comme sont bonnes la pluie ou une miche de pain. Elle observait le ciel, les animaux et aussi sa famille. Depuis les coins sombres des tentes, elle voyait Léa cacher son dépit quand les gens la dévisageaient. Elle connaissait la peur que Rachel avait du noir et les insomnies de Zilpa. Elle savait que Laban était aussi mesquin qu'il était stupide.

Selon elle, son premier souvenir précis de Jacob remontait au jour où celui-ci était devenu père pour la première fois. D'un garçon : Ruben. Bien entendu, il était ravi. Il avait pris son fils dans ses bras et fait le tour de la tente rouge en dansant.

— Il s'est montré si doux avec le bébé, racontait Bilha. Il n'a pas voulu qu'Ada le lui enlève, même quand le bébé s'est mis à pleurer. Il a déclaré que son fils était parfait, un véritable miracle. Jacob et moi, nous étions tous deux en admiration devant Ruben. Nous avons compté ses doigts et caressé son crâne duveteux. Nous nous sommes réjouis de son existence et de notre joie commune. C'est alors que j'ai rencontré Jacob, ton père, me dit Bilha.

Jacob arriva en fin d'après-midi, une semaine de pleine lune. Il mangea un frugal repas composé de pain d'orge et d'olives, puis, épuisé, sombra dans un profond sommeil dont il n'émergea que le lendemain soir. Vexée par la simplicité de la nourriture qu'elle lui avait offerte, Léa décida de lui préparer un véritable festin.

— Jamais je ne m'étais donné autant de peine pour un repas, me dit ma mère, un après-midi gris et torride alors que nous secouions des jarres à col étroit pour égoutter du lait caillé de chèvre. Le père de mes enfants était là, dans le camp. J'en étais sûre. Je voyais bien qu'il était amoureux de Rachel dont j'ai remarqué la beauté pour la première fois. Malgré tout, Jacob me regardait sans déplaisir, et je me suis mise à espérer. J'ai tué un agneau, un mâle parfait, comme si j'offrais un sacrifice aux dieux. J'ai battu le millet jusqu'à ce qu'il devienne aussi vaporeux qu'un nuage. J'ai plongé ma main au fond des sacs où je gardais mes meilleures épices et utilisé tout le reste de ma grenade

sèche. J'ai pelé, haché et épluché tous les ingrédients avec frénésie, pensant qu'il comprendrait la qualité de la nourriture que je lui présenterais. Personne ne m'a aidée. De toute façon, je n'aurais permis à quiconque de toucher à l'agneau, au pain, ou même à la bière. Je n'ai même pas laissé ma propre mère verser de l'eau dans une marmite, termina Léa en riant.

J'adorais cette histoire et demandais souvent à la réentendre. Toujours sérieuse et résolue, Léa était bien trop équilibrée pour se montrer d'humeur folâtre. Cependant, quand elle me décrivait la façon dont elle avait préparé son premier repas pour Jacob, elle redevenait une jeune fille sentimentale et étourdie.

— Je me suis conduite comme une idiote, dit-elle. J'ai brûlé la première miche de pain et j'ai éclaté en sanglots. J'ai même offert en sacrifice un morceau du pain suivant, demandant aux dieux de m'aider à plaire à Jacob. Exactement comme nous le faisons quand nous confectionnons des gâteaux pour la Reine du Ciel le septième jour. J'ai pris un morceau de pâte, je l'ai embrassé et jeté au feu dans l'espoir que cet homme me demanderait en mariage. Ne raconte jamais ça à Zilpa ou je n'aurai pas fini d'en entendre parler, dit Léa dans un murmure faussement confidentiel. Et si ton grand-père avait appris combien de provisions j'avais utilisées pour nourrir un gueux apparu à notre porte, sans même une jarre d'huile comme cadeau, il m'aurait fouettée. Mais j'ai abreuvé le vieil homme de bière forte, de sorte qu'il ne m'a fait aucune remarque. Ou alors, il ne m'a pas blâmée pour ma prodigalité sachant que l'arrivée de ce neveu était une bénédiction pour lui. Il devinait peut-être qu'il venait de trouver un gendre qui n'exigerait qu'une dot modeste. Il était difficile de savoir ce qui se passait dans sa tête. Ton grand-père était pareil à un bœuf.

— À un poteau, dis-je.

— À une pierre du foyer, ajouta ma mère.

— À une crotte de bique.

Léa me menaçait du doigt comme si j'étais une méchante enfant, puis elle éclata de rire. Se moquer de Laban était un des divertissements préférés de ses filles.

Je peux encore réciter le menu de Léa. Agneau à la coriandre mariné dans du lait caillé de chèvre et arrosé d'une sauce à la grenade. Deux sortes de pain : d'orge azyme et de blé au levain. De la compote de coings, de figues et de mûres, des dattes fraîches. Et des olives, bien sûr. Comme boissons, plusieurs vins doux, trois sortes de bière et de l'orgeat.

Jacob était tellement épuisé qu'il faillit manquer le banquet que Léa lui avait préparé avec tant d'amour. Zilpa eut beaucoup de mal à le réveiller. Finalement, elle dut lui verser de l'eau sur la nuque. Le dormeur sursauta si fort qu'il étendit brusquement les bras, envoyant Zilpa par terre où elle cracha de colère comme un chat.

Jacob irritait Zilpa. Elle sentait que sa présence avait changé les rapports entre les sœurs et affaiblirait le lien qui l'unissait à Léa. Il la dérangeait : il était tellement plus attirant que les hommes qu'elles voyaient d'habitude, de grossiers bergers et, de temps à autre, un marchand de passage qui les regardait comme si elles étaient un troupeau de brebis.

Jacob s'exprimait bien, et il était beau. Au moment où il regarda Léa, Zilpa comprit que leur vie ne serait plus jamais la même. Elle se sentit malheureuse, furieuse, mais, malgré ses efforts, elle ne put empêcher ce changement de se produire.

Enfin réveillé et assis à la droite de Laban, devant sa tente, Jacob mangea de bon appétit. Léa se rappelait chacune de ses bouchées.

— Il n'a cessé de puiser dans le ragoût d'agneau et s'est servi trois fois de pain. Je me suis aperçue qu'il aimait les douceurs : il préférait la boisson au miel à la bière amère que descendait Laban. Je sais comment satisfaire son palais, me suis-je dit. Je saurai comment satisfaire le reste de sa personne.

À ces mots, mes autres mères riaient aux éclats et se tapaient sur les cuisses. Car bien qu'elle fût une femme au sens pratique développé, Léa était la plus lascive des quatre sœurs.

— Et à quoi a servi tout ce travail que j'avais fait, toute cette ingurgitation de nourriture ? demandait alors Léa, comme si je ne connaissais pas la réponse aussi bien que la petite cicatrice en forme de croissant qu'elle avait au-dessus de l'articulation de son pouce droit. Jacob a été affreusement malade. Il a vomi tout son repas. Il a rendu tripes et boyaux, puis il s'est senti tout faible et s'est mis à gémir. Il implorait El, Ishtar, Marduk et sa sainte mère de le délivrer de ses souffrances ou de le laisser mourir. Zilpa, cette garce, s'est glissée dans sa tente pour voir comment il allait. Ensuite, elle est venue me faire un rapport, s'amusant à pousser les choses au noir. Il était encore plus blême que la lune pleine, me dit-elle ; il aboyait comme un chien et crachait des grenouilles et des serpents. J'étais à la fois vexée et terrifiée. Et si ma cuisine le tuait ? Ou, perspective tout aussi désastreuse, que se passerait-il s'il guérissait et me rendait responsable de ses tourments ? Comme personne d'autre ne parut affecté par mon repas, je compris qu'il ne s'agissait pas de la nourriture. Mais, stupide comme je l'étais, je me mis à craindre que mon contact ne lui fût désagréable. Ou bien avais-je commis une faute en offrant du pain aux dieux non pas pour les honorer, mais pour essayer d'envoûter un homme ? Je suis revenue à la religion et

j'ai versé le reste du bon vin par terre en invoquant le nom d'Anat, la guérisseuse. C'était la troisième nuit de sa maladie. Le lendemain matin, il était remis.

En conclusion, Léa secouait toujours la tête et soupirait :

— Pas un très bon début pour une union aussi féconde, n'est-ce pas ?

Jacob se rétablit rapidement et resta chez Laban pendant des semaines. Finalement, on eût dit qu'il avait toujours été là. Il s'occupa des maigres troupeaux, de sorte que Rachel n'eut plus besoin de garder les animaux, une tâche dont, en l'absence de frère, elle était responsable.

Mon grand-père attribuait le piteux état de son bétail et son appauvrissement personnel au fait que tous ses fils étaient morts à leur naissance ou très jeunes, ne lui laissant que des filles. Jamais il n'accusait sa propre paresse, croyant dur comme fer que seul un fils pourrait faire tourner la chance. Il consulta les prêtres du coin. Ceux-ci lui dirent de sacrifier ses meilleurs béliers et un taureau afin que les dieux lui accordent un garçon. Sur le conseil d'une sage-femme, il avait couché dans les champs avec ses épouses et ses concubines, mais n'en avait récolté que des démangeaisons dans le dos et des bleus aux genoux. À l'arrivée de Jacob, il avait abandonné l'espoir d'avoir un fils ou d'améliorer sa vie.

Il n'attendait rien d'Ada qui avait passé l'âge de concevoir et était malade. Ses trois autres épouses étaient mortes ou s'étaient enfuies, et il n'avait pas les moyens de s'acheter une esclave, même sans charme, encore moins une nouvelle femme. Il dormait donc seul, sauf les nuits où il gravissait la colline pour importer le troupeau comme un jeune garçon excité.

Selon Rachel, la lubricité de mon grand-père était légendaire parmi les bergers. « Dès que Laban monte au pâturage, les brebis se mettent à courir comme des gazelles », raillaient-ils.

Ses filles le méprisaient pour un tas de raisons que je connaissais toutes. Bilha me raconta que, quelques mois avant ses premières règles, ce fut à elle qu'incomba la tâche de porter le déjeuner à mon grand-père. Tendait la main, il lui pressa le mamelon comme si elle était une chèvre.

Léa, elle aussi, affirmait que Laban avait farfouillé sous sa robe, mais quand elle l'avait dit à Ada, ma grand-mère avait battu son mari jusqu'au sang avec un pilon. Elle avait cassé les cornes de son dieu préféré et menacé d'amener sur lui toutes sortes de malédictions allant des furoncles à l'impuissance. Alors, il promit de ne plus jamais toucher ses filles. À titre de réparation, il acheta des boucles d'oreilles en or à Ada et à toutes ses filles — même à Zilpa et à Bilha qu'il n'avait jamais reconnues comme des membres de sa famille. Et il apporta à la maison une superbe ashera — un grand pilier presque aussi haut que Bilha — fabriqué par le meilleur potier qu'il pût trouver. Les femmes le placèrent sur le *bama*, l'autel où l'on offrait les sacrifices. Le visage de la déesse était particulièrement beau. Elle avait les yeux en amande et souriait. Pendant les nuits sombres de chaque nouvelle lune, quand nous versions du vin sur elle, il nous semblait que son sourire s'élargissait de plaisir.

Mais cela, c'était quelques années avant l'arrivée de Jacob, quand Laban avait encore quelques serviteurs dont les femmes et les enfants emplissaient le camp d'odeurs de cuisine et de rires. Quand mon père apparut, Laban n'avait plus qu'une épouse malade et quatre filles.

Mon grand-père se félicitait de la présence de Jacob. Pourtant les deux hommes se détestaient cordialement. Mais bien qu'aussi différents qu'un corbeau et un âne, ils étaient unis par les liens du sang auxquels s'ajoutèrent bientôt ceux des affaires.

Jacob se révéla être un homme travailleur qui savait s'y prendre avec les animaux, surtout avec les chiens. Il transforma les trois corniauds bons à rien de Laban en excellents chiens de berger. Il lui suffisait de siffler, et ils accouraient. Quand il frappait dans ses mains, ils décrivaient des cercles, forçant les moutons à avancer. Il jodlait, et les chiens montaient la garde avec une telle férocité qu'aucun renard ou chacal ne s'attaqua plus au troupeau. Quant aux braconniers, ils s'enfuyaient plutôt que d'affronter les crocs menaçants de cette petite meute.

Les chiens de Jacob suscitèrent bientôt l'envie des voisins. Ils offrirent de les lui acheter. Mais au lieu de les vendre, Jacob demandait à ces hommes une journée de travail en échange de la monte de son bâtard aux yeux rusés de loup. Quand la plus petite de nos chiennes mit bas une portée de chiens-loups, Jacob dressa les chiots et en vendit quatre sur les cinq existants. Il en tira ce qui semblait être une fortune qu'il s'empressa de convertir en cadeaux. Ceux-ci montrèrent à quel point il en était venu à bien connaître les filles de Laban.

Il emmena Rachel au puits où ils s'étaient rencontrés pour la première fois et lui donna la bague en lapis-lazuli qu'elle porta jusqu'à sa mort. Il se rendit auprès de Léa, à l'endroit où elle cardait la laine, et, en silence, lui tendit trois fins bracelets d'or. À Zilpa, il offrit un petit récipient votif représentant Anat en train de répandre des libations par ses mamelons. Il posa un sac de sel aux pieds enflés d'Ada. Il n'oublia

pas Bilha à laquelle il remit une petite amphore de miel.

Laban se plaignit. Pourquoi son neveu ne lui avait-il pas remis le produit de cette vente, vu que la mère des chiots lui appartenait ? Mais une bourse pleine de pièces apaisa le vieil homme. Il se rendit aussitôt au village et y acheta Ruti. La malheureuse.

En l'espace d'un an, Jacob devint l'administrateur des biens de Laban. Avec ses chiens, il menait les troupeaux dans des endroits où les agneaux trouvaient de l'herbe tendre, les brebis des plantes juteuses et les béliers de mauvaises herbes coriaces. Les bêtes se multiplièrent, de sorte qu'à la tonte suivante Jacob dut embaucher deux garçons pour pouvoir terminer le travail avant l'arrivée des pluies. Rachel rejoignit Léa, Zilpa et Bilha dans le potager où elles agrandirent le carré de blé.

Jacob obtint de Laban la permission de sacrifier deux gros agneaux et un chevreau au dieu de son père en remerciement de ses dons. Léa confectionna des gâteaux au levain avec la précieuse provision de blé réservée aux offrandes. La cérémonie se déroula selon les instructions de Jacob. À la manière de ses ancêtres, il brûla des miches entières de pain et tous les meilleurs morceaux de viande au lieu de quelques portions. Les femmes s'indignèrent en secret de ce gaspillage.

Cette année-là, ma famille connut bien des changements. Le bétail se multiplia, le grain prospéra et on se préparait à célébrer un mariage. En effet, au cours du mois suivant son arrivée, Jacob avait demandé à Laban le prix de Rachel, tout comme la jeune fille l'avait prédit dès le premier jour. De toute évidence, son neveu n'avait ni argent ni propriété : Laban crut

qu'il pourrait obtenir cet homme bon marché. Il lui offrit généreusement sa fille pour seulement sept ans de travail à son service.

Jacob éclata de rire.

— Sept ans ? Nous parlons d'une jeune fille et non pas d'un trône. Dans sept ans, elle risque d'être morte. Si je ne meurs pas avant elle. Et vous aussi, vous aurez peut-être disparu. Je vous donnerai sept mois de travail. Quant à la dot, je prendrai la moitié de votre minable troupeau.

Laban bondit sur ses pieds et traita Jacob de voleur.

— Tu es bien le fils de ta mère, tempêta-t-il. Tu crois que le monde te doit quelque chose ? Ne te pousse pas trop du col avec moi, avorton, sinon je te renverrai au long couteau de ton frère.

Zilpa, la meilleure espionne parmi les quatre sœurs, rapporta leur dispute. Elle décrivit leur marchandage au sujet de la valeur de ma tante, la colère de Laban, le mépris de Jacob. Pour finir, les deux hommes se mirent d'accord. Jacob servirait un an. Quand on en vint à la dot, le vieil homme argua de sa pauvreté.

— Je possède si peu de chose, mon fils, dit-il, jouant soudain les bons patriarches. Et Rachel est un tel trésor !

Mais Jacob ne pouvait accepter une épouse sans dot. Cela aurait fait de Rachel une concubine. Quant à lui, il aurait l'air d'un imbécile s'il donnait un an de sa vie pour une fille qui, pour tout bien, n'avait qu'une meule, un fuseau et les vêtements qu'elle portait. Laban ajouta donc Bilha au marché. Ainsi Rachel accédait au statut d'épouse dotée et Jacob aurait la possibilité d'avoir un jour une concubine.

— Mais tu me donneras aussi un dixième des agneaux et des chevreaux nés pendant l'année où je travaillerai pour toi, insista Jacob.

Entendant cela, Laban maudit la semence de Jacob et fulmina contre lui. Les hommes mirent une semaine à terminer leurs négociations — une semaine pendant laquelle Rachel pleura et se conduisit comme un bébé tandis que Léa se taisait et ne servait que du brouet de millet froid, la nourriture des gens en deuil.

Une fois les conditions fixées, Laban se rendit chez Ada et lui demanda de commencer à préparer les noces. Mais sa femme refusa.

— Nous ne sommes pas des barbares qui donnent des enfants en mariage.

Rachel ne pouvait même pas être promise, ajouta-t-elle. L'enfant avait peut-être l'air nubile, en fait elle était impubère. Ma grand-mère déclara qu'Anat maudirait les cultures si Laban osait violer cette loi. Elle-même trouverait la force de lui casser un autre pilon sur la tête.

Les menaces n'auraient servi à rien. Laban vit tout de suite l'avantage que présentait ce délai. Il retourna auprès de Jacob pour lui dire qu'il lui faudrait attendre que la jeune fille fût prête avant de pouvoir fixer une date pour le mariage.

Jacob accepta la situation. Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Furieuse, Rachel cria contre Ada qui lui flanqua une gifle et lui ordonna d'emmener sa mauvaise humeur ailleurs. Rachel, à son tour, gifla Bilha, insulta Zilpa et parla à Léa d'un ton hargneux. Elle envoya même de la poussière sur les pieds de Jacob, le traitant de menteur et de lâche. Pour finir, elle pleura sur son épaule.

Elle se mit à broyer du noir. Elle ne saignerait jamais, n'épouserait jamais Jacob, ne concevrait jamais de fils. Soudain, ses petits seins haut placés dont elle avait été si fière lui parurent minuscules. Peut-être était-elle anormale, une hermaphrodite comme la grossière idole

affublée de pis de vache et d'un bout de bois entre les jambes qui se trouvait dans la tente de son père.

Elle essaya donc de précipiter les événements. Avant la nouvelle lune suivante, elle confectionna pour la première fois des gâteaux pour la Reine du Ciel et passa toute une nuit le ventre pressé contre le socle de l'asherah. La lune décrut et crut à nouveau, mais les cuisses de Rachel demeurèrent sèches. Elle se rendit seule au village pour demander de l'aide à Inna, la plus jeune des sages-femmes. Celle-ci lui prescrivit une horrible infusion à base d'orties qui poussaient dans un *wadi* proche. Mais la nouvelle lune revint et Rachel était toujours une enfant.

Quand la lune suivante décrut, Rachel écrasa des baies et appela ses sœurs pour leur montrer ses couvertures tachées. Cependant, le jus de ces fruits était mauve. Léa et Zilpa se moquèrent d'elle en voyant les graines restées sur ses cuisses.

Le mois d'après, Rachel se cacha dans sa tente et ne se glissa pas une seule fois dehors pour chercher Jacob.

Finalement, neuf mois après l'arrivée de ce dernier, Rachel eut sa première menstruation. Elle en pleura de soulagement. Ada, Léa et Zilpa entonnèrent le chant aigu et guttural qui annonce naissances, décès et accessions à la féminité. Au coucher du soleil, à la nouvelle lune, quand les autres femmes commencèrent à saigner, elles peignirent les ongles et la plante des pieds de Rachel avec du henné. Elles lui mirent du fard jaune sur les paupières et ornèrent ses doigts, ses orteils, ses chevilles et ses poignets de tous les bracelets et autres bijoux qu'elles purent trouver. Elles lui couvrirent la tête d'un beau tissu brodé et la conduisirent dans la tente rouge. Elles chantèrent des chansons célébrant les déesses : Innana et dame Asherah de la Mer. Elles parlèrent d'Elat, la mère des soixante-dix

dieux, y compris Anat la nourrice, la protectrice des mères.

Elles chantèrent :

*Qui est aussi blanche qu'Anat
Aussi belle qu'Astarté ?
À présent, tu portes Astarté en ton sein
La puissance d'Elat réside en toi.*

Les femmes chantèrent tous les chants de bienvenue tandis que Rachel mangeait du miel de datte et du gâteau à la farine de blé en forme de triangle, comme le sexe féminin. Elle but autant de vin doux qu'elle put en supporter. Ada lui frotta les bras, les jambes, le dos et l'abdomen avec des huiles aromatiques. Quand elles la portèrent dehors, dans le champ où elle épousa la terre, Rachel était abrutie de vin et de plaisir. Elle oublia pourquoi ses jambes étaient couvertes de terre et de sang et sourit dans son sommeil.

Pleine de joie et d'espoir, elle paresse pendant trois jours sous la tente, recueillant le précieux fluide dans un bol de bronze — car les premières règles d'une vierge fournissaient une libation puissante pour le potager. Durant cette période, elle se montra plus détendue et plus généreuse qu'elle ne l'avait jamais été.

Dès que les femmes eurent accompli leur rite mensuel, Rachel exigea qu'on fixât la date du mariage. Mais elle eut beau taper du pied, Ada refusa de changer la coutume qui veut qu'on attende sept mois après les premières menstrues. Ainsi fut fait. Et bien que Jacob eût déjà travaillé un an pour son futur beau-père, l'accord fut scellé et les sept mois suivants appartenrent eux aussi à Laban.

CHAPITRE 2

Ce furent des mois difficiles. Rachel se montrait tyrannique, Léa soupirait comme une vache en gésine, Zilpa boudait. Seule Bilha semblait rester parfaitement sereine. Elle filait, tissait, désherbait le jardin et entretenait le feu d'Ada qu'on maintenait jour et nuit pour réchauffer ses os glacés.

Rachel passait le plus de temps possible avec Jacob. Elle quittait subrepticement son travail au jardin ou au métier à tisser pour retrouver son bien-aimé dans les collines. Ada était trop malade pour l'en empêcher et Rachel refusait d'obéir à Léa qui, maintenant que sa jeune sœur allait devenir épouse et mère la première, avait perdu une partie de son autorité.

Ces journées dans les champs en compagnie de Jacob enchantaient Rachel.

— Il me regardait émerveillé, racontait ma belle tante. Caressant mes cheveux, il me demandait de me mettre à l'ombre, puis au soleil pour voir les différentes lumières jouer sur mon visage. Ma beauté l'émouvait jusqu'aux larmes. Il me chantait les chansons de sa famille et me parlait de la beauté de sa mère. Nos fils

eux aussi seraient beaux, disait-il. Dorés comme moi. Des garçons parfaits, de futurs princes et rois. Je savais ce qu'ils pensaient tous, mes sœurs et les bergers. En fait, nous ne nous sommes jamais touchés. Sauf une fois. Jacob m'a pressée contre sa poitrine, mais il s'est mis à trembler et m'a repoussée. Après cela, il gardait ses distances. Ce qui m'arrangeait. Car il sentait fort, vois-tu. Une odeur plus agréable que celle de la plupart des autres hommes, mais une odeur si puissante de chèvre et de mâle qu'en rentrant à la maison j'enfouissais mon nez dans de la coriandre.

Rachel se vantait d'avoir été la première à entendre l'histoire de la famille de Jacob. Ce dernier était le plus jeune d'une paire de jumeaux, ce qui en faisait l'héritier de sa mère. Des deux garçons, c'était le plus beau, le plus intelligent. Rébecca dit à son mari, Isaac, que Jacob était faible afin de pouvoir continuer à l'allaiter encore un an après avoir sevré son frère.

L'accouchement avait failli tuer Rébecca. Elle saigna tellement qu'elle se vida de tout ce qui aurait pu nourrir une autre vie en elle. Quand elle se rendit compte qu'elle n'aurait jamais de fille, elle commença à raconter ses histoires à Jacob.

Elle dit à son fils préféré qu'il avait droit à la bénédiction d'Isaac, sinon pourquoi Innana l'aurait-elle fait plus beau que son frère ? De plus, dans sa famille, la mère avait le droit de décider qui serait son héritier. Isaac lui-même était le cadet de deux fils. Selon la volonté d'Abraham, Ismaël serait devenu patriarche, mais Sara avait fait valoir son privilège et nommé Isaac à sa place. Ce fut elle qui envoya Isaac chercher une épouse dans sa famille à elle, comme c'était la coutume autrefois.

Toutefois, Jacob aimait Esaü, il n'aurait pas voulu lui faire le moindre mal. Il craignait que le dieu de son

père, Isaac, et celui de son grand-père, Abraham, ne le punisse d'avoir écouté sa mère. Un rêve le hantait qui le réveillait terrifié, un cauchemar où il se voyait anéanti.

Rachel lui caressait la joue et lui assurait que ses peurs étaient sans fondement.

— Je lui ai dit que, s'il n'avait pas accédé au désir de sa mère, il ne m'aurait jamais rencontrée. Or le dieu d'Isaac, qui aimait Rébecca, devait voir d'un bon œil l'amour que Jacob portait à Rachel. Cette idée l'a réconforté, ajouta ma tante. Il m'a dit que je réjouissais son cœur comme un lever de soleil. Il disait des choses si poétiques !

Tandis que Jacob parlait tendrement à Rachel, Léa souffrait. Elle maigrit, négligea ses cheveux, mais jamais ses devoirs. Le camp était toujours bien tenu, approvisionné et plein d'activité. On y filait sans arrêt, le potager prospérait ; il y poussait assez de plantes aromatiques pour que Léa pût les échanger au village contre des lampes neuves.

Jacob remarquait ces choses. Il voyait tout ce qu'accomplissait Léa et apprit que c'était elle qui avait maintenu l'ordre pendant les années de pénurie alors que Laban, inactif, passait son temps à se lamenter. Quand Jacob demandait à ce dernier si le marchand barbu d'Alep était digne de confiance ou quels garçons il fallait embaucher au moment de la tonte, le vieil homme était incapable de lui répondre. C'était Léa qu'il fallait interroger au sujet du troupeau : quelles brebis avaient mis bas l'année précédente, quelles chèvres étaient issues du bouc noir et lesquelles du bouc tacheté. Rachel, qui avait pourtant pris soin des animaux, ne pouvait distinguer une bête d'une autre, mais Léa se rappelait ce qu'elle voyait et tout ce que lui disait Bilha.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La Tente rouge

Anita Diamant



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON